



L'ESPRIT
SAINF

UNE OASIS DANS LA VILLE

SAMEDI 3 OCTOBRE
PETITE SUITE DIVINE CHROMATIE
AUJOURD'HUI : L'ENFER.

PRIÈRE

Dieu notre Père, les écritures nous apprennent que tu es né sans apparat, dans un lieu modeste en des heures nocturnes. Doit-on au souvenir de cette humble naissance que tu ne craines pas de nous visiter et de nous accompagner même jusqu'en ces lieux que nous redoutons en nous ?

Viens par ton Esprit, fidèle présence, au cœur de nos vies.

Amen

APOCALYPSE 1

Moi, Jean, votre frère et votre compagnon dans l'épreuve, la royauté et la persévérance en Jésus, je me trouvais dans l'île de Patmos à cause de la Parole de Dieu et du témoignage de Jésus.

Je fus saisi par l'Esprit au jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une puissante voix, telle une trompette, qui proclamait : Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept Eglises : à Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée.

Je me retournai pour regarder la voix qui me parlait ; et, m'étant retourné, je vis sept chandeliers d'or ; et, au milieu des chandeliers, quelqu'un qui semblait un fils d'homme.

Il était vêtu d'une longue robe, une ceinture d'or lui serrait la poitrine ; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme laine blanche, comme neige, et ses yeux étaient comme une flamme ardente (...);

A sa vue, je tombai comme mort à ses pieds, mais il posa sur moi sa droite et dit :

Ne crains pas, Je suis le Premier et le Dernier,

et le Vivant ; je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles, et

je tiens les clés de la mort et de l'Hadès.

+ REPONS D'ORGUE

MARC 9

Jean lui dit : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom et nous avons cherché à l'en empêcher parce qu'il ne nous suivait pas. » Mais Jésus dit : « Ne l'empêchez pas, car il n'y a personne qui fasse un miracle en mon nom et puisse, aussitôt après, mal parler de moi. Celui qui n'est pas contre nous est pour nous.

Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau parce que vous appartenez au Christ, en vérité, je vous le déclare, il ne perdra pas sa récompense. « Quiconque entraîne la chute d'un seul de ces petits qui croient, il vaut mieux pour lui qu'on lui attache au cou une grosse meule, et qu'on le jette à la mer. Si ta main entraîne ta chute, coupe-la ; il vaut mieux que tu entres manchot dans la vie que d'aller avec tes deux mains dans la géhenne, dans le feu qui ne s'éteint pas. Si ton pied entraîne ta chute, coupe-le ; il vaut mieux que tu entres estropié dans la vie que d'être jeté avec tes deux pieds dans la géhenne. Et si ton œil entraîne ta chute, arrache-le ; il vaut mieux que tu entres borgne dans le Royaume de Dieu que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne, où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas. Car chacun sera salé au feu. C'est une bonne chose que le sel. Mais si le sel perd son goût, avec quoi le lui rendrez-vous ? Ayez du sel en vous-mêmes et soyez en paix les uns avec les autres. »

+ REPONS D'ORGUE

Il y a quelque chose de fascinant dans Divine Chromatie, ses entrelacs, ses passages secrets, ses paysages, ses scènes et ses personnages.

Comme il y a quelque chose de fascinant à regarder le tympan du jugement dernier de l'abbatiale de Conques. Comme il y a quelque chose de fascinant à regarder un tableau de Jérôme Bosch, ou la porte des enfers de Rodin.

L'enfer a toujours exercé une fascination sur l'homme.

Avant d'évoquer l'enfer, il faut demeurer devant Divine Chromatie ; rester sur le seuil.

Et de ce seuil, porter notre regard sur l'infrastructure, le soubassement sur lequel repose l'œuvre de Philippe Fretz.

L'installation est « bricolée ».

Des podiums, empilés les uns sur les autres.

Avec leurs pieds métalliques, on dirait dans le chœur, des plateformes pétrolières qui émergent d'une mer de tomates.

Cet échafaudage rudimentaire sur lequel s'appuie Divine Chromatie nous rappelle que ces lieux mythiques que sont

l'enfer et le paradis ne sont que des constructions nées de l'imaginaire de l'homme.

Ces lieux-dits se sont élaborés par couches successives au cours des temps et des cultures.

La pose de la première pierre de cet ensemble architectural imaginaire est impossible à dater, elle est à situer bien avant l'invention de l'écriture, et donc bien avant la rédaction des grands textes et des grands mythes sacrés.

Les premières sépultures que l'on a retrouvées laissent en effet supposer que l'homme conscient de sa finitude a très tôt imaginé une vie après la mort.

Et non seulement une vie, mais un lieu, un ailleurs, un outre monde auquel le défunt accédait après son trépas.

Ainsi les vivants déposaient dans la tombe des défunts des objets domestiques ou ornementaux pour équiper le mort pour qu'il fasse bon voyage.

Toutes les religions, toutes les cultures se sont figuré un séjour des morts réservés aux trépassés.

La conception de ce séjour des morts a évolué au cours des âges jusqu'à sa moralisation.

Dans diverses cultures, on s'est mis peu à peu à penser qu'il y avait plusieurs séjours des morts distincts.

L'un réservé aux hommes mauvais, aux damnés et l'autre aux héros, aux guerriers valeureux et aux êtres remarquables.

Lorsque nous pensons à ces lieux mythiques, nous souffrons d'un biais cognitif, nous sommes tellement imbibés de culture chrétienne que nous pensons que c'est le christianisme qui a inventé l'enfer et le paradis, alors qu'il n'a fait que les emprunter et les intégrer à sa théologie.

Ces « lieux-dits » parce qu'ils sont universels, appartiennent à ce que d'aucuns appellent l'inconscient collectif, ce sont des archétypes.

D'ailleurs le mot « enfer » ne se trouve nulle part dans les textes originaux des écritures

L'Ancien Testament parle bien d'un séjour des morts appelé « la Shéol », mais c'est une destination pour tous

les défunts sans distinctions : les bons comme les méchants,
une sorte de Kolkhoze, de Kibboutz pour les morts.

Dans le Nouveau Testament, on y rencontre un autre mot hérité de la mythologie et de la philosophie grecque, l'Hadès, comme en témoigne le premier chapitre de l'Apocalypse.

L'« enfer » vient d'un mot latin « infernus » qui signifie « ce qui est en bas, ou en dessous ». Ce mot est utilisé par des auteurs latins comme Virgile, celui-là même qui va guider Dante dans la Divine Comédie ...

S'il peut nous arriver de lire le mot « enfer » dans nos traductions, nous le devons donc à Saint-Jérôme qui a introduit ce mot dans sa traduction latine des écritures. Dans nos traductions françaises, le mot enfer se trouve essentiellement dans les Psaumes et le livre de Job.

On le voit, les écritures bibliques sont traversées par de multiples influences qui témoignent de la libre circulation des idées et des croyances qui a toujours caractérisé notre

monde.

L'enfer préexiste donc au christianisme.

Il faut le souligner, les écritures sont très peu loquaces au sujet de l'enfer, comme du paradis d'ailleurs.

Bien sûr, celui qui – en lisant les évangiles – y cherchera à tout prix des traces, des indices en trouvera et pourra même affirmer que Jésus a prêché l'enfer.

Ainsi Jésus dans les paroles abruptes et sévères que nous avons entendues tout à l'heure, évoque le feu de la « géhenne », ce lieu grouillant de vers qui ne meurent pas et d'un feu qui ne s'éteint pas.

Pour certains, Jésus s'il n'en cite pas le mot, évoque ici son existence en des images repoussantes qui vont faire le succès de l'enfer.

Or la géhenne que Jésus évoque ici, est un lieu terrestre : un vallon qui bordait Jérusalem et séparait à l'Est, le Mont des Oliviers des murailles de la ville.

Une vallée où l'on y jetait les ordures ; un lieu de sinistre réputation puisqu'il semble que l'on y avait célébré, par le

passé, des sacrifices d'enfants dédiés au dieu Moloch.

En l'occurrence, je ne crois pas que l'intention de Jésus ait été de mettre en garde ses auditeurs contre la menace des tourments et des épreuves de l'enfer.

Jésus, dans un élan prophétique, ne fait qu'appeler et exhorter ses auditeurs à l'introspection.

« Il y a en vous des pulsions des forces qui pourraient inexorablement vous entraîner dans la vallée obscure de la Géhenne dans laquelle vous vous embourbez » semble dire Jésus.

Parce que Jésus n'était pas hors sol, et qu'il a grandi dans la culture hébraïque, nul doute - donc - qu'il était familier de la Shéol, du séjour des morts.

Nul doute non plus qu'il ait entendu parler de l'enfer, de l'Hadès, lui qui vivait en Galilée, cette région frontière où les idées passaient allégrement les frontières.

Ce qui ressort en définitive d'une lecture attentive des Évangiles, c'est que Jésus est très discret au sujet de ce que l'on nomme « l'au-delà ».

Nulle trace chez lui de spéculation à ce sujet.

Le même mutisme se retrouve dans les lettres de Paul.

Jésus est plus intéressé à « l'ici et au maintenant » plutôt qu'à l'au-delà.

Et pourtant le Christianisme dès les pères de l'Église, va faire preuve au sujet de l'enfer, d'une curiosité inversement proportionnelle aux quelques rares traces scripturaires.

Le discours chrétien, la prédication chrétienne sur l'enfer va enfler à un tel point qu'elle va en devenir outrancière.

Ce n'est qu'au milieu du 20^e siècle que l'enfer va peu à peu disparaître de la théologie et des prédications ; bien que l'enfer soit toujours considéré par l'Église catholique romaine comme un dogme, donc une vérité à croire.

La prédication chrétienne sur l'enfer va se servir d'un imaginaire parfois halluciné pour asseoir un discours de terreur par lequel les prédicateurs s'assuraient de la docilité des fidèles.

Il n'y a qu'à penser au génial Jérôme Bosch, ou à

Giovanni da Modena, dont vous trouvez une représentation sur vos feuillets de culte.

La peur métaphysique de l'au-delà, soigneusement cultivée par la prédication chrétienne va imprégner durablement les mentalités.

Pas plus tard qu'hier au sit-in que nous vivons sur la place Saint-François, tous les premiers vendredis du mois, nous avons été abordés par un homme qui évoquait cette catéchèse de la peur avait imprégné son éducation chrétienne qu'il a d'ailleurs fini par rejeter.

Les historiens estiment que c'est au cours du 16^e et du 17^e siècle que l'on a cessé peu à peu de croire que l'Enfer et le Paradis étaient des lieux géographiques pour devenir des lieux sans lieux, c'est-à-dire des lieux utopiques.

À la fin du 15^e siècle en jetant l'ancre dans le delta du fleuve Orénoque, Christophe Colomb, pensait que si l'on remontait le fleuve, on découvrirait l'entrée du paradis.

Que dirons-nous aujourd'hui ?

Si l'on m'avait demandé il y a quelques années encore de savoir si l'enfer existait, j'aurai répondu un peu vite par la négative.

Aujourd'hui je serai plus nuancé.

L'enfer est un mot prisé des médias qui parlent de vision d'enfer, ou de vision apocalyptique pour décrire des scènes d'horreur.

S'il est évident que je ne crois pas en l'enfer comme un lieu même symbolique, je crois plutôt que l'enfer existe en chacun et chacune d'entre nous.

Il y a, je le crois, en nous une sorte de vallée de la géhenne intime.

Lovée dans nos tréfonds sombres et obscurs où s'agitent et s'affrontent nos pulsions les plus inavouables.

Et quand je dis les plus inavouables, je ne parle pas d'abord des pulsions sexuelles, mais des pulsions de mort, des pulsions de haine.

De nos peurs, de nos angoisses, de nos envies de

domination, de pouvoir.

De nos violences, de cette agressivité tellurique dont personne ne peut se prétendre en être épargné.

De tout cela, nous aurions tort de penser que le chrétien, que le croyant en serait miraculeusement débarrassé.

Le penser c'est sans doute le plus sûr moyens de donner prise à ces réalités sombres, à ces passions tristes qui fermentent en nous et qui ne demandent qu'à nous « mettre le grappin dessus ».

Il y a en nous de quoi nous faire vivre un enfer et de quoi faire vivre un enfer aux autres.

Dans la vie du croyant.

Dans ce cheminement de la foi, Jésus est un peu notre Virgile.

Celui qui nous connaît.

Celui qui connaît cette intériorité sombre et lumineuse qui est en nous.

Il nous visite et nous accompagne dans cette odyssée intérieure.

Avec lui, nous pouvons descendre en cet univers intérieur que nous redoutons.

Nous ferons le voyage avec comme bagage cette conviction que Paul avait si bien exprimée dans sa lettre aux Romain :

« Oui, j'en ai l'assurance : ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les Autorités, ni le présent, ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs ni celles des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ, notre Seigneur. »

Disposée dans le chœur, aguillée sur des podiums, Divine Chromatie s'expose à nous.

Plus que le cheminement de Dante, elle figure notre périple intérieur qui oscille si souvent entre obscurité et lumière.

Pour quelques semaines, ce sera en quelque sorte notre « toile de fond », à moins que ce ne soit notre toile de tréfonds, mise en lumière.

AMEN